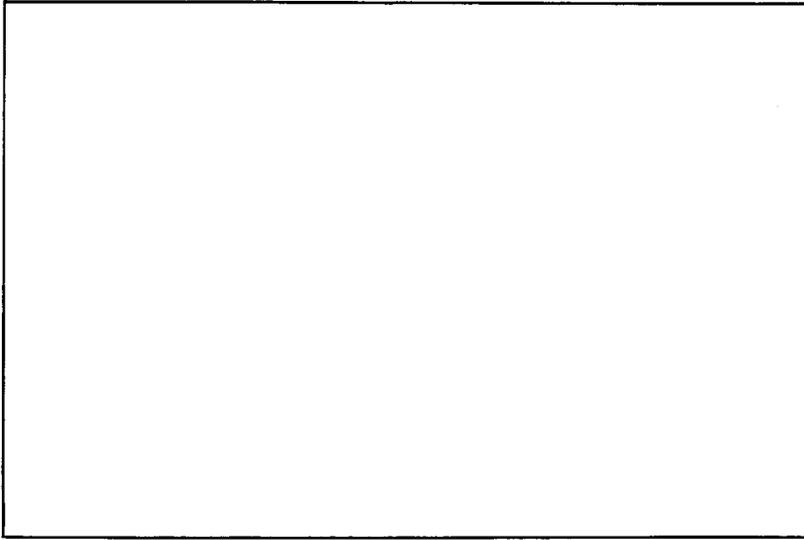


18

LA TRAHISON

16
17



Seuil

Le genre humain

Hélène Puiseux

A Judas

Ce jour-là, dès après le déjeuner, j'ai vu que mon frère Judas était dans un de ses mauvais jours. Depuis tout petit — il a trente ans maintenant —, il y a des jours comme ça où il est horriblement sombre, où il décide de ne plus rien faire, où il crie que tout le monde lui mange sa liberté et le contraint, qu'il en a marre que les autres décident pour lui sans avoir l'air d'y toucher. Après le repas, donc, nous étions assis tous deux devant chez lui. Le soleil était très chaud pour un printemps. Judas était assis, la tête sur ses bras repliés, en plein soleil ; moi, mi-ombre mi-soleil, adossé au pilier de l'auvent. Ce qui m'a fait penser qu'il était dans un de ses mauvais jours, c'est qu'il ne faisait rien ; pourtant, Judas, c'est un rapide ; il fait toute l'intendance pour les Douze, les courses, les commissions, la trésorerie. Encore que la trésorerie ! « Tu comptes du vent », lui dit ma belle-sœur quand elle l'entend dire qu'il doit faire les comptes. En tout cas, depuis le retour à Jérusalem, il n'arrête pas, de magasin en magasin, de place en place, de fontaine en fontaine. « Ce que j'aime, tu vois, avec eux, me dit-il parfois, c'est qu'ils me laissent l'initiative, ils ne s'occupent pas de savoir comment les choses viennent, elles sont là, c'est tout, ils sont contents. »

« Je suis fatigué, mais alors fa-ti-gué. » Ça, c'est bien lui. A cinq ans, à huit ans, à vingt ans, périodiquement, il déclare qu'il en a marre, absolument marre, que tout est inutile, absurde, misérable, mesquin, dérisoire. « MARRE, absolument MARRE, tu vois. » Oui, je vois, mais je ne demande pas de quoi, car on ne trouverait rien de précis : ces jours-là, il prétend qu'il exprime simplement ce qu'il ressent tous les autres jours, sans le dire : « La lucidité, le sens du dérisoire, c'est mon état ordinaire, les autres jours je fais semblant, pour ne pas vous ennuyer. » Je ne le crois pas tout à fait, parce que, enfin, les jours où il va bien, où il fait des choses, où il organise, où il réalise, sont tout de même beaucoup plus nombreux que ceux où il est totalement découragé. Selon moi, son état normal, c'est d'agir, et non de rester planté, maussade, sur le pas de sa porte.

Dans la maison, ma belle-sœur parle toute seule, elle remue des trucs en bois, de l'eau, et sort : « ... me demande ce qu'ils feraient sans toi. Mais tu es fou de rester en plein soleil. Soleil de mars rend fou (Suzanne a toujours un proverbe approprié). Tu vas ramasser une insolation ; remarque, ce que j'en dis, moi, c'est pour toi, parce que, si tu es malade, c'est pas sur Jésus qu'il faudra compter pour te soigner », et la voilà qui embraye sur un air connu, que Jésus ne lève pas le petit doigt pour ses proches, qu'il n'y a que les inconnus à bénéficier des miracles, que ce n'est pas lui, Jésus, mais bien elle, Suzanne, qui devra aller chez le percepteur demander un délai pour les impôts, et pourtant qu'est-ce que ça lui coûterait de prendre un denier et d'en faire trente avec, etc. Je fais un petit signe à ma belle-sœur pour qu'elle arrête ses criaileries (qui sont assez justifiées, je dois bien le dire). « Ce soir, tu es là ? — Non, lui répond Judas, je dîne avec eux, il faut d'ailleurs que j'aille chercher le vin chez Nathanaël. »

*

En arrivant à la place aux Herbes, Judas a enfin ouvert la bouche pour me dire : « Elle avait raison, j'ai un sacré mal de tête » ; et nous sommes entrés dans la boutique qui, elle, était fraîche et sombre. Je regardais mes deux frères et, comme toujours, j'avais l'impression que c'était Judas le plus âgé, alors que, justement, il est le plus jeune de nous trois. Et puis, dans cette ombre fraîche, j'ai cru voir Papa et Maman, Judas avec le visage aigu et foncé — il est toujours dehors, et très hâlé — de notre père, alors que Nathanaël a la petite figure ronde et pâle de Maman. Une fois l'affaire du vin arrangée, Nathanaël a ajouté : « J'avais quelque chose à te proposer. » Et, voyant le visage fermé et mécontent de Judas, il dit : « Enfin..., si ça t'avait intéressé, il y avait trente deniers à la clé. » Décidément, c'est le jour des trente deniers, la phrase de ma belle-sœur : « avec un denier il pourrait en faire trente », résonne encore dans mes oreilles, dans celles de Judas sans doute aussi. « Voilà, dit Nathanaël, en baissant la voix et en se retournant vers le rideau du fond, c'est par le cousin d'un des gardes du Grand Prêtre et c'est Jésus... » Mais déjà Judas lui a coupé la parole : « Écoute, si c'est une affaire sur Jésus, tu la boucles, Jésus, c'est moi que ça regarde, tu comprends, Jésus, c'est MON ami, c'est MON amour, tu comprends, alors laisse tomber. » Nathanaël s'est retourné, et s'évente avec la petite palme qu'il a ramassée sur son comptoir. « Bon, moi, ce que j'en disais, c'était pour toi, parce qu'en effet, tu as raison, Jésus, moi, connais pas, et ça vaut peut-être mieux. »

*

« Tu vois, Jacques, ils veulent tous m'utiliser, je serais leur marionnette si je les laissais faire, fais ceci, fais cela, ce que j'en dis c'est pour toi et tout et tout, mais je ne marche pas, leur sollicitude, c'est toujours intéressé ; Nathanaël aurait eu sûrement une ristourne sur les trente deniers. Et Suzanne, c'est pas trente deniers qu'elle doit, c'est vingt-trois, elle s'en mettrait sept dans sa tirelire, ne t'en fais pas. J'en ai marre, marre, je te le disais, je te le répète. Ce que j'apprécie justement chez Jésus, c'est qu'il est ailleurs ; quand il nous parle, c'est à la cantonade, par-dessus nos têtes, comme si nous n'étions que les premiers arbres visibles d'une immense forêt ; mais nous, en fait, à la limite, il s'en fout, il voit bien plus loin. » Nous marchons dans les rues coupées en deux par l'ombre et le soleil. « Tu sais, Jacques, il a dit qu'il allait repartir, j'ai bien envie de le suivre, qu'est-ce que tu en dis ? »

*

Pendant le dîner, je suis resté dehors. Je ne faisais pas partie des Douze. Les autres étaient gentils avec moi quand ils me voyaient mais ils se méfiaient un peu. On se méfie toujours des gens qui ne parlent pas.

J'étais donc dehors, j'ai vu arriver les retardataires. Il y avait de grands silences. Je pensais au mal de tête de mon frère et je me réjouissais de ce qu'ils ne parlent pas trop car certains jours, je les avais entendus, on aurait dit des criquets tous ensemble. Mais là, non. En fait, c'est Jésus qui parlait ; pas fort, dans cette absence qui plaisait à Judas, comme s'il s'adressait très loin devant lui, et j'imaginai les Douze attentifs autour de lui.

Un long discours, bourré de futurs, faites ceci en mémoire de moi, encore un peu de temps et vous ne me verrez plus. Jean l'a raconté plus tard, très en détail et, me semble-t-il, très fidèlement. De tout cela, il ressortait que Judas avait raison, Jésus préparait son départ, vers la Maison de son père, vers la Loi de son père, et je n'arrivais plus à croire qu'il ne faisait allusion qu'à Bethléem. Un pays très lointain, sans doute. Un pays où mon frère voulait le suivre.

Une phrase précise soudain : « L'un de vous me livrera. » Comment « *l'un de vous* » ? Y aurait-il un agent double parmi les Douze ? Je me suis approché du rideau de l'antichambre : à ce moment-là, j'ai vu Jésus tendre un morceau de pain trempé dans du vin à Judas et lui

dire, en donnant un coup de menton vers le rideau. « Ce que tu as à faire, fais-le vite. » J'ai vu Judas devenir tout pâle, se lever et sortir à reculons. Nous avons marché tous les deux dans les rues noires, je lui avais pris la main, il pleurait. Je marchais toujours à côté de lui, il pleurait et il parlait : « Tu as entendu ce qu'il a dit. Tu as entendu qu'il est comme tout le monde, à ma botte, Judas, tu es là pour me rendre service. Tu as vu les Autres, trop contents, soulagés, de ne pas être choisis, désignés, imposés, trahis. Ah ! mon petit Judas, fais ceci, ah ! mon petit Judas, fais cela, j'ai besoin de toi, Judas, j'ai besoin d'un traître, fais le traître, Judas, trahis-moi, je t'impose de me trahir ; sois un vrai traître, et même pas s'il te plaît, il faut que ça ait l'air vrai, un traître, UN TRAÎTRE, FAIS LE TRAÎTRE, DE TOI, JE NE VEUX RIEN D'AUTRE, TRAÎTRE. »

La suite, vous la connaissez, le Jardin, le Baiser, et Judas, mon frère, mort de désespoir d'avoir été trahi.

LA TRAHISON

Hiver 1987-1988

Sommaire

Maurice Olender	Les secrets de la révélation
Raymond Aron	Le dernier refuge de la liberté?
Jean Pouillon	Saint Paul ou Philby
Agathe Sauvageot	Gardez-moi de mes amis... Les amitiés de Jean-Jacques Rousseau
Pierre Mertens	Gottfried Benn. Un visionnaire aveuglé
François George	Les arbres gris de la fidélité
Catherine Velay-Vallantin	Jeux de miroirs dans les contes populaires
Richard Marienstras	Tradition et trahison dans <i>Richard II</i>
Jennifer Gladston Butler	Le dilemme de la sincérité
Marc Richir	La trahison des apparences
Catherine Darbo-Peschanski	Quand raconter c'est accuser
Danielle Bohler	Jumeaux par contrat
Meïr Waintrater	Le choix du Juif ou l'anti-émancipation
Marcel Bénabou	Les trois fidélités du bon roi Juba
Léon Poliakov	Le peuple infidèle
Maria Pia Di Bella	Manquer de parole: <i>omertà</i> et dénonciation en Sicile
Maurice Godelier	Trahir le secret des hommes
Alain Boureau	De la félonie à la haute trahison
Hélène Puisseux	A Judas
Charles Amiel	L'Inquisition et les mouchards
Georges-Arthur Goldschmidt	Entre l'Allemagne et la France: traduction et sélection
Paolo Fabbri	Nous sommes tous des agents doubles
Michel Pastoureau	Tous les gauchers sont roux
Jean Levi	Ma-Chine à trahir. Sophistes et délateurs

Le genre humain

Revue semestrielle publiée avec le concours
de l'École des hautes études en sciences sociales
de la Maison des sciences de l'homme
et du Centre national des lettres

ISBN 2.02.009868-7 / Imprimé en France 2-88